

# Denis Roche

# Temps profond

Essais de littérature arrêtée

1977-1984

29 mai 1981 ( samedi ). - Je m'aperçois que je lis en alternance deux oeuvres fortement divergentes, dont l'une est un journal intime, et l'autre quelque chose qui n'est certainement pas un "journal intime" mais s'y apparente absolument, et qui, toutes deux ont été écrites pendant ~~les~~ <sup>la</sup> mêmes <sup>periode</sup> ~~semaines~~: de février à juin 1945. Il s'agit du dernier tome du Journal de Jünger, intitulé La cabane dans la vigne et des tomes XV et XVI des Oeuvres complètes d'Artaud qui regroupent les Cahiers de Rodez ~~écrits~~ <sup>écrits à l'hôpital psychiatrique</sup> pendant la première moitié, eux aussi, de l'année 1945. D'un côté, Jünger, démobilisé, assistant depuis le presbytère de Kirchhorst, à la débâcle allemande, à l'arrivée des colonnes américaines, au pillage, aux arrestations, aux suicides, à la peur, puis au retour progressif de l'ordre. De l'autre, Artaud, malade, suffoquant, nourri de calmants, en proie au délire mystique et aux approximations magiques, l'enfer de la déroute des obsessions jouant avec la certitude aveuglante de l'écriture, comme deux mourants entre eux. Artaud noircit ses cahiers d'écoliers tous les jours, mais il n'y a pas de dates, aucune description, aucune note journalière: tout est tourné dans un flot ininterrompu vers le déroulement torrentueux de l'esprit malade. Jünger parle des soldats, des visiteurs, du temps qu'il fait, des bombardements auxquels il assiste, il décrit son jardin, le printemps, les espèces animales qu'il chasse dans le marais. Il parle de la mort de son fils, il note tout ce qu'il voit, chaque jour, en précisant la date. Un peu plus et on pourrait lire les deux textes en côte-à-côte, en se disant, voilà donc ce qu'ils écrivaient ce jour-là. Pendant ce temps, j'ai 7 ans et demi, je suis à Trinidad. On vit à San Fernando, dans le sud de l'île et on sait déjà qu'il faudra bientôt partir au Brésil. Dans quelques mois.

## Seuil

Je reprends le classement des photos pour Légendes de Denis Roche. J'ai tout étalé dans notre chambre, par terre: documents originaux, contretypes, les fiches



Temps profond



Denis Roche  
Temps profond

Essais de littérature arrêtée  
1977-1984

Seuil

COLLECTION  
« Fiction & Cie »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-143325-8

© Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

La publication de ce livre est la réponse,  
la seule désormais possible,  
à cette pressante demande qui résonne  
en page 177 des *Dépôts de savoir & de technique* :  
« Si je meurs, crie mon nom !... »

FP





TEMPS PROFOND sera donc le titre des Essais  
de littérature arrêtée. Je l'ai dit à François - Perte à  
l'écrite.

8 janvier 2002. Carnet inédit.



D'un geste familier il sortait de la poche droite de sa veste le carnet de feuilles légères, à la brochure fragile, sur lequel il notait, à un rythme irrégulier, une phrase entendue ou lue, une idée, un rêve, un fragment de récit, une rencontre, une citation ou des titres de livres, un récit sexuel, quelques points de repère, une liste de courses diverses, une conversation, qui lui serviraient peut-être plus tard, matière vivante, matrice de la littérature à venir.

Après avoir transformé certaines de ces notes en pages définitives toujours précisément datées, une version brève ou détaillée de la même scène pouvant cohabiter, ou pour certaines, les avoir écrites dans l'élan du moment avant que le souvenir des détails ne s'efface, il les avait, au fil du temps, réunies dans une chemise qui porte la mention *Essais de littérature arrêtée 1977-1984*, et dans laquelle il avait glissé quelques textes postérieurs. Puis il n'en avait plus parlé, s'agaçant des questions qu'on pouvait lui poser sur ce manuscrit fantôme.

Mais tout au long des années il avait gardé à maintes reprises ce même dispositif - une date, un récit - auquel il donnait des titres différents selon l'usage qu'il en faisait.

Ainsi le livre *À Varèse* paru en 1986, ou les nombreux récits des moments qui précèdent la prise d'une photo et qu'il caractérisait comme une *Montée des circonstances*, ou diverses préfaces, articles de presse, etc., auxquels, aussi différents soient-ils, il imposait cette même forme. Cette publication des textes qu'il avait choisi de rassembler, ceux des premières années, restés inédits à de rares et partielles exceptions près, permet de compléter le puzzle et d'en éclairer la cohérence.

Il manque à ce livre silencieux le staccato rapide de la machine à écrire dont les touches enfonçaient le papier vergé qu'il aimait utiliser. La lente sédimentation des années a balayé la poussière des pistes trop attendues – autobiographie ou journal intime – pour révéler les fondations du « grand livre lyrique » dont l'obsession ne l'avait pas quitté et dont il voulait réaliser l'unité en exploitant les notes d'une vie entière pour en faire la matière même de l'écriture.

En témoignent quelques indices dans ses carnets, telle cette phrase, le 30 mars 1981, à Louxor, « [...] pensant en même temps aux différents dieux Nil qu'on voit un peu partout "ligurant" les deux joncs (la Haute et la Basse-Égypte) [...] et à cette figure que les Aztèques appelaient "la ligature des années" je me dis que si je publie le premier tome du Journal sous le titre *Essais de littérature arrêtée* le deuxième devrait s'appeler *La Ligature des années* ».

Et aussi cette note en date du 11 janvier 2002, d'une précision ambiguë : « *TEMPS PROFOND* sera donc le titre des *Essais de littérature arrêtée*. Je l'ai dit à Françoise. Reste à l'écrire. »

20 juillet 1977 (*mercredi*). – Nous sommes à Chiusi, en Étrurie. Nous prenons par le sud à la recherche de la Tomba del Colle, avec pour seul point de repère un angle du cimetière. Nous roulons pendant plusieurs kilomètres sur une petite route non revêtue qui serpente entre des propriétés sans grillage. La route diminue peu à peu d'importance et devient une sorte de chemin qui fait une boucle blanche dans la cour d'une ferme, c'est-à-dire entre la ferme elle-même et un énorme four en briques à la lisière des champs. Comme il y a du monde, on s'arrête pour se renseigner. Les gens nous regardent, des femmes surtout, quelques enfants et puis un vieux un peu à l'écart, mais il y a principalement une femme très grande, épaisse, qui s'agite devant l'entrée ronflante du four. À l'aide d'une longue pelle en fer elle y pousse des choses noires, ce qui fait redoubler le ronflement à l'intérieur. Les autres personnes sont à distance, mains derrière le dos. Un enfant va chercher la grande femme qui semble diriger le campement. Elle nous répond en parlant très vite, essouffée et en sueur, s'essuyant les mains à plusieurs épaisseurs de tabliers, penchée au-dessus de nous avec bienveillance. Puis elle appelle le vieux qui est devant la maison et elle le fait entrer de force dans la voiture, à l'arrière. On comprend qu'il va nous montrer le chemin et que c'est lui le gardien de l'endroit. Tandis que nous roulons en cahotant, je l'entends qui souffle bruyamment derrière nous. Le chemin herbu s'infléchit et s'arrête à la limite d'un champ. Un peu en arrière, une coulée de terre s'enfonce dans la colline comme pour y faire un tunnel, mais barré par une porte. J'aide le vieil homme à sortir de la voiture et nous le suivons en direction de la tombe. Arrivé devant, le vieil homme ankylosé et sale tend la main vers les deux impressionnants vantaux de travertin et il se met à parler. Mais ce qu'il dit nous paraît si étrange, si musicalement effrayant que Françoise et moi nous tournons en même temps vers lui, et alors nous voyons qu'il ouvre la bouche, tendant le cou désespérément en avant

comme un héron qui aurait avalé un poisson trop gros : son gosier se bombe, il a les yeux qui larmoient sous l'effort, ses lèvres remuent vainement, puis, tandis que sa bouche paraît déjà s'être refermée, les mots nous parviennent. Le son arrive dans des modulations irréelles et barbares, produites par un corps faux et d'un endroit plus profond que ce seul corps présent et fatigué qu'il nous montre. En même temps je crois, Françoise et moi nous rendons compte qu'il a un larynx artificiel. Et, alors que ses mots résonnent encore, il ouvre cette porte qui est devenue en quelques secondes une entrée d'enfer, endroit de poussière retombée depuis des siècles et d'humidité qui ne vit pas, réplique sombre et muette de cette autre bouche sanglante et rouge dans laquelle la grande femme faisait entendre le crépitement et le ronflement des flammes, l'un, enfeu de mort, et l'autre, enfeu de vie, avec pour tout truchement entre les deux l'enfer sonore du vieil homme. Comme il a vu notre surprise, il nous explique son mal, il nous dit qu'il a été opéré il y a dix-huit ans et rééduqué et que c'est comme ça qu'il peut encore nous parler. Il nous dit que la porte du tombeau étrusque est demeurée en l'état et, d'un doigt pointé en l'air, il nous intime l'ordre de faire silence pour entendre le bruit que font les gonds en tournant sur eux-mêmes, ce qui produit un sifflement lent et douloureux, un vrai gémissement. Le gardien, avec sa voix fausse et ses efforts désespérés de tout le thorax pour que respiration et parole ne se chevauchent pas trop, referme les vantaux et les rouvre plusieurs fois de suite, ne se lassant pas de nous faire entendre cet autre bruit de lui-même, ce bruit grand frère qui nous glace, qui en tout cas nous immobilise devant l'entrée, comme s'il allait nous convier à passer en lui, dans ce corps de grand fond qui nous entoure de son bruit. Dans le tombeau, alors que nos yeux sont précisément à la hauteur des fresques, de toute cette beauté racontée et ornée, dans la noirceur du lieu, et sous ce plafond en forme de toit

étrusque fait d'incroyables caissons bleu azur et rouge sang, un peu ciel égyptien, un peu ciel de lit Renaissance, tout est pire d'autant que nous sommes maintenant à l'intérieur de cette étrange métaphore à laquelle le vieil homme est en train de donner un ultime éclat : il sort en effet de dessous un tas de chiffons une grosse lampe à acétylène qu'il allume et qui se met aussitôt à faire entendre ce bruit affreux de tempête de gaz qui est par excellence celui des mines sous la terre, et comme la lampe est lourde, il fait des effets de force d'une seule main pour la promener devant les dessins, petites formes délicieuses, si incongrues, malencontreuses dans cet instant, silhouettes fines d'hommes et de femmes dansant entre des branches d'oliviers. Par à-coups violents, le vieil homme nous explique qu'elles sont fausses parce qu'on a déposé les vraies pour les enfermer dans un musée et que ce que nous voyons sur les murs ce sont des copies et qu'il n'y a rien d'autre. Pour éviter le contre-jour, il a refermé la porte de la tombe et nous restons un moment dans le froid de la mort avec ces bruits de catacombes de l'ordure, ce torse qui n'en finit pas de se gonfler en souffrant pour nous parler et ce sifflement de vautour malade qui sort de la lampe, avec ces faux dessins où les artistes modernes se sont efforcés de rendre l'aspect sombre et archaïque, le modelé abîmé et les tons sourds des originaux qu'on ne verra jamais parce qu'ils sont trop fragiles et qu'un rien les ferait tomber en poussière.

J'écris ceci près de sept ans plus tard, le 2 janvier 1984. J'ai décidé que ce serait le prologue de mon livre parce que je crois que commencer un livre c'est comme aller frapper à la porte d'une tombe pour y faire entendre le bruit qu'on fait dehors.

25 juillet 1977 (lundi). – Tuscania est un symbole désolé que nous visitons quelques jours à peine après un tremblement de terre et sous un soleil de verre liquide. À mesure que nous approchons, je sens la colle des siècles et les fantômes de couleurs qui s'y sont écrasés. Poussière d'histoire, poussière de vent, poussière par murs entiers, poussière à forme humaine. Le ciel n'est qu'un restant de ciel. Nous comprenons maintenant la hâte et l'astuce qui ont fait faire à ces gens leurs palais familiers sous la terre, leurs antres frais dans le tuf des collines ; et reproduire avec une allégresse heureuse leurs visages et leurs corps grandeur nature sur les couvercles de leurs sarcophages. Et puis tout est simple : leurs tombes sont des maisons des champs sous la terre, ce sont leurs labyrinthes domestiques. Scènes de genre, scènes d'amour, scènes de cueillette ou de danse : ils sont chez eux éternellement partout où la couleur est chez elle. Quand les tombes sont creusées dans le montant d'une colline, l'entrée a la forme d'un trou de serrure, comme à Castel d'Asso. À l'entrée du chemin antique qui mène à la Tomba della Pellegrina, il y a un petit phallus de pierre dressé de chaque côté, ce qui prévient qu'il s'agit d'une tombe d'homme, car le phallus, extérieur à l'homme, se voit de partout et son érection champêtre va bien à la pierre ou au marbre, tandis que le sexe de la femme étant en elle, enfermé dans son fondement, il ne peut être bien représenté que par ce qui les contient, lui, le sexe, et elle la femme, et ce sera donc une maison, comme un petit coffre mais plein, une maison en albâtre poli avec un toit à deux versants, comme il y en a devant les tombes de femmes à Cerveteri. Voilà le goût du simulacre éternel : la vulve de la femme montrée comme une maison en dur déposée dans l'herbe sans rien qui marque que son propre soit de s'ouvrir, ni même d'être fendu.

Tuscania est un ensemble noirâtre de morceaux de maisons épars, à l'image de ces grands sarcophages dispersés un peu partout dans la ville, le plus grand nombre à même le sol



du déambulatoire de l'église, mais beaucoup aussi qu'on a juchés sur les murs qui surplombent la route d'accès à la place centrale. Et comme il y a des travaux de déblaiement en cours on déplace les sarcophages, sur l'asphalte de la route qui limite au nord les champs, contre les murs des maisons, ou dressés contre la margelle d'un puits. Nous passons plusieurs heures à aller de l'une à l'autre de ces grandes personnes mollement étendues sur leur couvercle, appuyées sur un coude, sorte de mobilier impavide qu'on transporte n'importe où, qu'on casse si on ne fait pas attention, qui prennent la pluie ou la mousse par temps d'hiver. Je pense à la chaleur de la lave dont on les a faites, à la porosité de leur basalte sonore. Et nous, nous venons, sans avertir, sinon en faisant ronfler nos moteurs, nous agiter devant elles en zébrant l'horizon.

Sur le chemin qui mène à la Tomba del Dado, très loin dans les champs, j'observe Françoise qui relève sa jupe, descend sa culotte à mi-cuisses et s'accroupit pour faire pipi. Au-dessus d'elle, le flanc blanc de la colline renvoie une lumière presque noire sous laquelle brillent ses cheveux et ses habits et le mince filet jaune qui tape sur la terre. J'ai l'impression qu'elle et moi nous ne sommes que de la couleur.

Nous rentrons à l'hôtel, à Tarquinia. Nous ne bougeons pas, chacun allongé sur son lit en silence. L'air frais vient du haut des murs, de chaque côté de la porte de la chambre. Nous avons baissé les stores bleus et il y a une très belle lumière, vive et douce à la fois, dans toute la pièce. Françoise m'appelle, elle me demande de venir l'embrasser et de la caresser. Elle reste d'abord sur le dos, les cuisses écartées, les mains sous la nuque. Elle ne bouge pas. Je l'embrasse longuement, je joue avec ses seins, je me redresse et je regarde longuement son corps bleuté. Elle a les cheveux très blonds, presque jaunes, comme l'herbe qui était tout autour de nous tout à l'heure. Je lui parle du « Dado », comme disent familièrement

les gens d'ici. Je lui explique comment je la voyais dans le viseur de l'appareil photo, tandis qu'elle pénétrait dans cette invraisemblable tombe qui était comme un grand plumier de pierre, avec une petite porte carrée et noire au milieu et ce toit à deux pentes et rien d'autre.

26 juillet 1977 (*mardi*). – La montée vers Roselle. En redescendant des ruines vers le parking, je trouve le corps desséché d'un crapaud écrasé. Je le pose à califourchon sur le rétroviseur extérieur d'une voiture immatriculée à Turin, tout en pensant à l'admirable scène du *Soupçon* de Maselli où deux hommes se rencontrent clandestinement dans la salle des tombeaux, dans cette grande église qui domine Turin et dont je ne me rappelle pas le nom. Françoise et moi continuons de parler des tombeaux étrusques qui ont la forme de maisons et des palais vénitiens qui ressemblent à des coffres reliquaires.

29 juillet 1977 (*vendredi*). – Matinée à Pise. Lente déambulation sur le pré des miracles. En sortant de déjeuner « Chez Buzzino », j'aperçois une ambulance arrêtée le long du trottoir. Sur son flanc, en grandes lettres : « Ambulances de la miséricorde divine – Don du Lyons Club ». Et devant le mot « Ambulanza », écrit à la manière étrusque, c'est-à-dire de droite à gauche, l'indication : « Derrière le mur du Campo Santo ».

L'après-midi nous nous retrouvons, comme il y a trois ans, dans ce bel hôtel de Lucca qui est sur le côté de la place Napoléon et où je redemande la chambre qui donne sur les platanes, un peu surélevée par rapport au rez-de-chaussée. Chambre sombre à cause de l'épaisseur des feuillages, au mobilier sombre aussi, mais épais comme des murs, encombrants. Françoise s'endort sur le lit tout habillée. J'ai tiré les rideaux, il n'y a plus qu'une lueur qui baigne la chambre. Je vais et viens, sortant des affaires, triant des livres, déplaçant des objets. Je mets en place des appareils photo. Je m'adosse à la fenêtre et je cadre Françoise à travers la pièce dans une grande glace oblongue qui surmonte la coiffeuse. Elle est sur le dos, le visage tourné vers moi, les yeux fermés, une main appuyée sous le menton. Elle a une jambe à demi repliée et on voit mes jambes de l'autre côté. Françoise se réveille, mais elle ne bouge pas, elle doit penser qu'il manque de la lumière, et moi je pense à la pénombre, à la douceur infinie de sa pose, à la mollesse de ce corps abandonné qui s'enfonce à peine dans les draps, je pense que dans la fraction de seconde où la photo se fait je n'existe plus, et qu'en fait c'est moi qui m'éveille derrière l'instant. Sensation là comme dans l'amour qu'il faut toujours refermer quelque chose derrière soi. Le plafond est très haut au-dessus de nous. (Hôtel del Universo. Chambre 6.)

Alain Mabanckou, *Petit Piment*  
Roland Barthes, *L'Empire des signes* (rééd.)  
Philippe Sollers, *L'Amitié de Roland Barthes*  
Roland Barthes, *La Préparation du roman* (nouvelle édition)  
Olivier Rolin, *À y regarder de près*  
Charles Robinson, *Fabrication de la guerre civile*  
Irène Fenoglio (dir. d'ouvrage), *Autour d'Émile Benveniste*  
Alain Veinstein, *Venise, aller simple*  
Xavier Girard, *Louise Bourgeois face à face*  
Philippe Artières, *Au fond*  
Les Rencontres de Chaminadour, *Deville & Cie*  
Henri-Alexis Baatsch, *La Fin de la société carbonifère*  
Jean-Christophe Bailly, Éric Poitevin, *Le Puits des oiseaux*  
Gigi Riva, *Le Dernier Penalty*  
Eric Hazan, *Une traversée de Paris*  
Denis Roche, *La Disparition des lucioles* (rééd.)  
Chloé Delaume, *Les Sorcières de la République*  
Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*  
Jacques Henric, *Boxe*  
Roland Barthes, *Cy Twombly*  
Michel Braudeau, *Place des Vosges*  
Xabi Molia, *Les Premiers. Une histoire de super-héros français*  
Julien Decoin, *Soudain le large*  
Evguénia Iaroslavskaïa-Markon, *Révoltée* (traduit du Russe par Valérie Kislov)  
Amélie Lucas-Gary, *Vierge*  
Alain Veinstein, *Papiers peints*  
Sally Bonn, *Les Mots et les Œuvres*  
Fabrice Gabriel, *Une nuit en Tunisie*  
Patrick Deville, *Taba-Tabà*  
Chantal Thomas, *Souvenirs de la marée basse*  
Stéphane Audeguy, *Une mère*  
Marc Riboud, *La Jeune Fille à la fleur. Histoire d'une photographie*  
Anne Carson, *Atelier Albertine. Un personnage de Proust* (traduit de l'américain par Claro)  
Serge Toubiana, *Le Temps de voir*  
Gabrielle Schaff, *Passé inaperçu*  
Jean-Christophe Bailly, *Un arbre en mai*  
Rinny Gremaud, *Un monde en toc*  
Jean-Marie Gleize, *Trouver ici. Reliques & lisières*  
Julien Péluchon, *Prends ma main Donald*

Marina Skalova, *Exploration du flux*  
Alain Mabanckou, *Les cigognes sont immortelles*  
Fanny Taillandier, *Par les écrans du monde*  
Patrice Pluyette, *La Vallée des Dix Mille Fumées*  
Jean-Christophe Bailly, *Saisir. Quatre aventures galloises*  
Leonard Cohen, *The Flame* (traduit de l'américain par Nicolas  
Richard)  
Alain Fleischer, *Le Récidiviste*  
Antoine Volodine, *Frères sorcières*  
Jean-Pierre Martin, *Real Book*  
Claire Richard, *Les Chemins de désir*  
Chloé Delaume, *Mes bien chères sœurs*  
Chantal Thomas, *East Village Blues* (avec des photos d'Allen S. Weiss)  
Julien Decoin, *Platines*  
Patrick Deville, *Amazonia*  
Denis Roche, *À Varèse*  
Jean-Marie Gleize, *Denis Roche. Éloge de la véhémence*